

Non aux étiquettes

René-Daniel Dubois, Francine Pelletier, Daniel Sernine, Michael Delisle,
Jean-Yves Dupuis et Geneviève Letarte

Numéro 20, octobre–novembre 1985

Jeunes écrivain(e)s : Post ou Néo?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/20353ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Dubois, R.-D., Pelletier, F., Sernine, D., Delisle, M., Dupuis, J.-Y. & Letarte, G. (1985). Non aux étiquettes. *Nuit blanche*, (20), 48–53.

Non aux étiquettes

Parler des écrivains de trente ans et moins, c'est parler d'écritures déjà multiples mais aussi de gens qui ont parfois plus à voir avec la revue qu'avec le livre. N'est-ce pas d'ailleurs le rôle des périodiques de création que de chercher les voix qui iront dans les voies nouvelles?

Nous avons demandé à six écrivains, représentant des tendances diverses, de répondre aux questions suivantes: existe-t-il une littérature des jeunes au Québec? est-il utile de poser la question de l'âge, des générations? En corollaire, nous avons inséré des questions repères touchant les conditions objectives actuelles de la littérature (soutien éditorial, situation socio-économique particulière de la classe d'âge concernée) et la tension dichotomique entre renouveau et continuité, en souhaitant qu'elles agissent comme ferments à une réflexion de style libre.

René-Daniel Dubois
DE L'OPPORTUNITÉ
D'ENCORE JOUER
LES GRANDS TEXTES
CLASSIQUES
(Trois ou quatre considérations
courtes, cleans,
frettes et en vrac.)

René-Daniel Dubois

Aux questions posées si souvent, concernant nouveauté, jeunesse style, renouvellement des formes, il m'apparaît avoir déjà répondu.

Au début de novembre 84, j'étais appelé à participer à une discussion publique, à la Chaconne, rue Ontario à Montréal, portant sur l'opportunité de «jouer les grands textes classiques». À cette discussion participaient aussi, comme invités à lancer le débat: André Brassard, Jean-Louis Roux, Olivier Reichenbach, Ginette Noisieux et Jean-Luc Denis.

Bien que je sois à cette occasion intervenu principalement à titre de metteur en scène, je crois que mon intervention était aussi celle d'un auteur, à moins d'accepter que l'on puisse être un artiste à compartiments qui, comme un réfrigérateur, pourrait ne receler dans ses tiroirs et sur ses

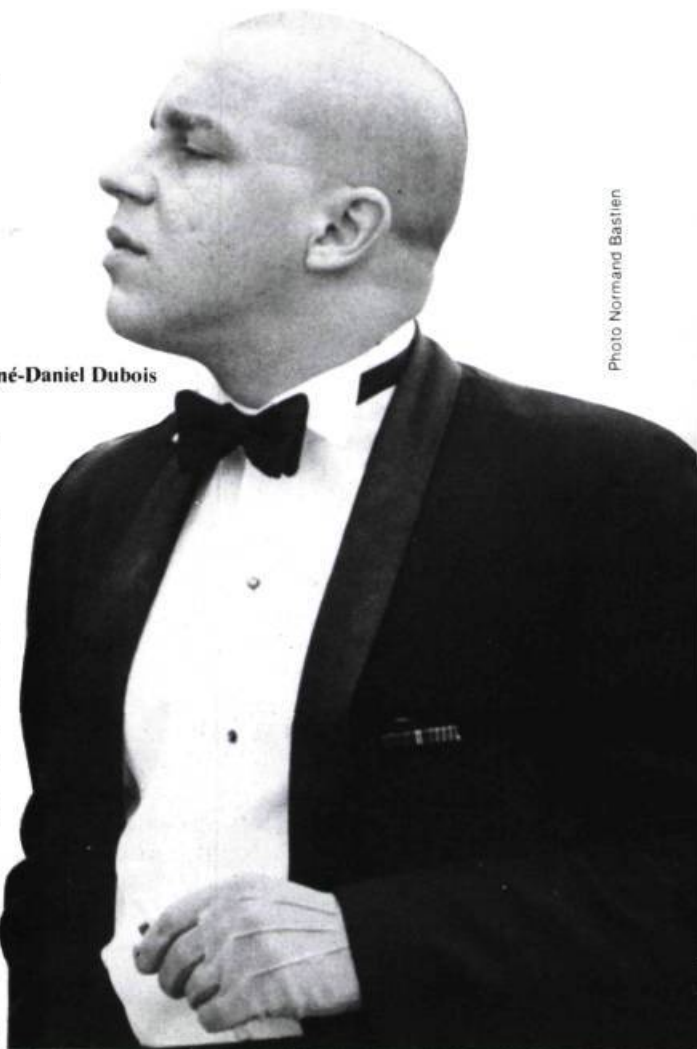


Photo Normand Bastien

tablettes que les produits, par catégories, sans rapports entre elles.

— Qu'est-ce qu'un Grand Texte?

— Pourquoi monter les Grands Textes?

Il n'y a pas de *grands* textes. Il y a, ou il n'y a pas, texte. Il y a, ou il n'y a pas, écriture. Point. Sous prétexte que *T.V. Hebdo*, *La Tour de garde/Watch Tower* des bérets blancs et *Hamlet* sont tous trois écrits en mots alignés sur des pages plus ou moins reliées, dira-t-on des trois publications que chacune constitue un texte, ou est constituée de textes?

Le *texte*: parle de l'humain, d'une certaine façon, selon un certain angle d'approche. Le *texte*, c'est parler du cœur, du trognon, d'une certaine manière. S'il n'y a que manière, il n'y a pas texte. Il n'y a que style. Et je tombe endormi. Ou deviens furieux. Il n'y a pas de textes *classiques*. En tous cas, pas pour un auteur. L'épithète «classique» relève d'une approche analytique, stylistique, qui n'est pas de mes oignons. L'entomologie n'est pas une job de coccinelle. L'écriture se fait dans la solitude. Elle est la parole d'un être cherchant à se mettre au monde. Pour moi, humain spectateur, peu m'importe en définitive que la pièce qui change ma vie ait été écrite par un Sumérien en jupette, un Français en dentelles, un Russe en fourrures, ou un habitant de la rue Panet qui achète ses bas à la même place que moi.

Accepter la dénomination de «classique», c'est dater. Et l'humain n'est pas du yogourt. Les vies des trois soeurs, d'Andromaque, de Don Juan, ou d'Antigone, de Gilgamesh, Macbeth ou de Lady Macbeth me parlent. Me remuent. M'empêchent de me réfugier dans l'illusion léthale qui fait croire aux habitants de mon époque que nous sommes la cerise sur le sundae de la civilisation. Qu'avant nos petites personnes, il n'y avait que la nuit et l'inconscience grisâtre et suintante.

Réfuter la vie, où qu'elle soit dans l'espace ou le temps, est impardonnable. À jamais. Trop de crimes ont été commis sous prétexte de progrès qui ne concernaient qu'un monde perçu comme une chaîne de montage infinie.

Il y a donc des textes, qui peuvent changer notre rapport au monde. Certains durent avec plus ou moins de vaillance. Nous ne savons pas encore, ne pouvons pas savoir, ce qu'il en sera demain de ceux de nos contemporains. Mais je ne suis pas dans cinquante ans, je suis ce soir: je sais qu'il y a *Provincetown*, *Meurtre pour la joie*, *Marie-Lou*, *Le temps d'une vie*, *Les pommiers en fleurs*, *Le temps des lilas*; je sais qu'il y a *Hamlet* et monsieur Tartuffe, *Vania* et *Caligula*, les femmes et les hommes qui peuplent les planètes Duras et Pinter. C'est tout. La pertinence de leur représentation va de soi, à moins que l'on croie que l'âme humaine a attendu les vidéoclips pour se troubler, pour vivre. Je ne vois pas de raison de développer

plus avant pour l'heure: il est des sujets sur lesquels s'étendre n'apporte rien si l'on n'est pas entendu, et où l'entente est rapide s'il y a lieu.

Je conclurai sur une dernière remarque. Il faut séparer les textes de l'usage que l'on fait d'eux. Si *Jules César* est à même de parler dans une production contemporaine, alors j'apprends, je remercie le producteur, le metteur en scène et toute l'équipe de m'avoir mis entre les mains, les oreilles, un matériau qui m'enrichit. Mais si la production n'a été mise sur pied que pour n'avoir pas à payer de droits d'auteur, pour n'avoir pas à dealer avec un auteur vivant et palpitant qui ne se laissera pas marcher sur la tête ainsi qu'on peut parfois le faire aux cadavres; si c'est pour prouver qu'«ici il n'y a rien; qu'aujourd'hui, il n'y a rien et que dans l temps, ah madame, eux-aut' ils savaient. Mais ces jeunes-là, c'est d'la crotte», alors là, je hurle à la mort. Me fais-je comprendre? ■

René-Daniel Dubois

René-Daniel Dubois est né à Montréal en 1955 et il compte déjà parmi les auteurs dramatiques les plus importants au Québec. Ses pièces sont publiées chez Leméac, depuis *Panique à Longueuil...* (1980) jusqu'à *Claude* (1985). En 1984, *Ne blâmez jamais les Bédouins* lui a valu le Prix du Gouverneur général.

Francine Pelletier LE MILIEU PLUTÔT QUE L'ÂGE

Spon tané ment, quand on m'a posé la question *Existe-t-il une littérature des jeunes?*, ma réaction a été: Voyons donc, une littérature des jeunes! Pourquoi pas une littérature des non-fumeurs? Je m'en serais d'ailleurs tenue à cette réponse si mon honnêteté naturelle (hum) et mes obligations envers le lecteur ne m'avaient ôté le sommeil. Expliquons-nous, donc: pourquoi n'y aurait-il pas de littérature des jeunes? Parce que je n'arrive pas à me situer moi-même dans un tel groupe? Réponse d'individualiste, direz-vous. Quelle idée! Je suis égocentrique, d'accord, mais pas individualiste.

D'abord, je suis une femme. Je ne sais pas s'il existe une littérature spécifiquement féminine, je suppose qu'on le saura un jour. En attendant, n'ayant pas l'intention de changer de sexe, je reste une femme et c'est là un paramètre important si l'on cherche à définir le contexte où j'écris. Il me semble que le fait d'être femme influence beaucoup plus ma vision du monde, et par là ma façon d'écrire, que ne le peut mon âge, qui lui se modifie continuellement.

Ensuite, sachez que je suis résolument un auteur de science-fiction. Les gens bien informés vous diront que le milieu québécois de la SF est



Photo William Klein

Francine Pelletier

très restreint, que tout le monde s'y connaît, qu'il y a un congrès annuel, des revues spécialisées et des prix littéraires. Bref, quand on écrit de la SF, au Québec, il est presque impossible de faire abstraction du milieu: c'est lui qui nous soutient, qui nous lit. Si j'ai cru un temps au mythe du créateur solitaire, que les muses me pardonnent. J'ai conscience d'appartenir à *une* littérature (et mon adhésion est volontaire), mais cela n'a rien à voir avec le fait d'avoir moins de trente ans.

Je vous l'accorde, la SFQ est une littérature de jeunes. Je ne parle pas de cette image anti-que de l'adolescent boutonneux lisant Asimov et regardant *Star Wars* (quoique je n'aie rien contre tonton Asimov, encore moins contre *Star Wars*). La SFQ est jeune: elle a pris conscience d'exister il y a onze ans à peine. Ses auteurs sont jeunes, sa relève impressionnante (et d'ailleurs, qu'est-ce qu'un jeune auteur? Quarante ans et moins?) Quant aux lecteurs, eux, ces lecteurs de SFQ n'entrent pas facilement dans des cadres préétablis. La SFQ n'est pas le monopole des moins de trente ans. Et puis, elle ne demande qu'à vieillir.

Je veux bien l'avouer: je suis jeune. Je sais qu'il se trouve aussi tout plein de jeunes poètes et de jeunes romanciers. Et après? Cela fait-il de nous un groupe? Notre âge commun signifie-t-il la communauté de nos intentions, de nos buts? Si un lecteur courageux a déjà lu l'ensemble de notre production, il est prié de nous faire part de ses conclusions.

Mon scepticisme tient à cette réalité: le jour où j'aurai trente ans, je ne cesserai pas pour autant d'écrire. Que deviendrai-je alors? Je serai toujours une femme, auteur québécois de science-fiction. En tenant compte de ces attributs, l'expé-

rience m'aura fait évoluer, bien sûr. Existera-t-il alors une littérature des plus de trente ans?

Repasser donc dans un quart de siècle. L'âge aidant, peut-être serai-je en mesure de répondre à toutes ces questions... ■

Francine Pelletier

Francine Pelletier est née à Montréal en 1959. Après des études en enseignement des langues et des lettres à l'UQAM, elle découvre la science-fiction à l'occasion d'un atelier d'écriture. Depuis un an, elle est membre de la rédaction de *Solaris*. Elle y a publié des nouvelles, de même qu'à *Imagine...* et à *Moebius*.

Daniel Sernine ÉCRIRE POUR LES JEUNES

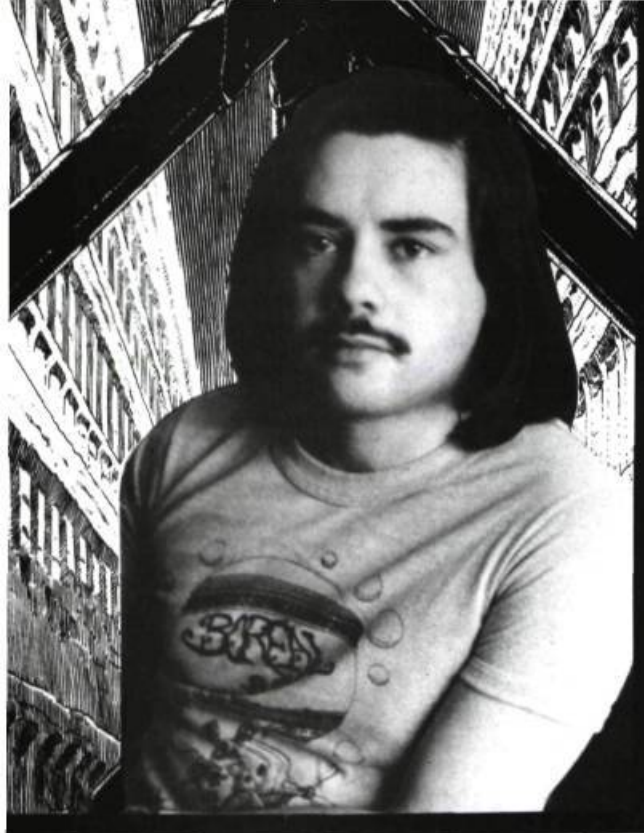
Ya-t-il lieu de distinguer les *jeunes* écrivains, d'y voir un sous-ensemble distinct et de chercher à le caractériser? J'ai vingt-neuf ans: mes préoccupations et mon écriture ont-elles plus en commun avec celles du jeune écrivain de dix-neuf ans qu'avec celles de l'écrivain de trente-cinq ans? Il me semble que non.

Lorsque j'ai commencé à publier, à l'âge de vingt ans, ce n'était certes pas avec l'intention ou même l'idée de renouveler la littérature. Mon écriture a toujours été jugée classique et, même si elle a évolué vers des formes moins désuètes, on hésiterait encore à la qualifier d'innovatrice.

Innovation et renouvellement en littérature seraient donc davantage le fait d'individus ou de courants que de générations — notion totalement arbitraire à notre époque, du reste.

Pour ma part je m'identifie d'abord comme auteur de fantastique et de science-fiction, rarement comme «jeune» auteur. Et poser la question des générations à l'intérieur de ce sous-ensemble qu'est la science-fiction québécoise me semblerait tout aussi arbitraire. S'il y a des courants à identifier dans ce microcosme de la SFQ, ils ne s'orientent pas le long des lignes de temps ou d'âge.

On peut faire le même constat lorsqu'on se tourne vers la littérature de jeunesse, c'est-à-dire celle qui s'adresse aux enfants et aux adolescents; il se trouve que j'écris aussi pour les jeunes. Autre microcosme, quoique plus vaste, que celui des auteurs pour la jeunesse. Les moins de trente ans n'y sont pas majoritaires, à moins que je fasse erreur. Par contre, beaucoup ont des enfants ou travaillent auprès des jeunes. Ce qui leur donne, pourrait-on présumer, une plus grande sensibilité aux goûts et aux attentes de leur jeune public — à condition de faire la part entre leurs vœux et la réa-



Dessin de Schulten pour le Mystère d'Urbicande

Daniel Sernine

lité. Le jeune auteur, s'il est encore capable de rapprochement ou de complicité avec les adolescents, mais ne vit pas en contact constant avec eux, est peut-être plus qualifié pour écrire à leur intention. Et peut-être pas: il y a d'éternels jeunes et de jeunes vieux.

Quant à l'attitude de l'éditeur (ou du directeur de revue), elle sera moins dictée par l'âge de l'auteur que par le genre littéraire — je parle toujours de science-fiction. Pour les éditeurs et les revues qui font profession de publier de la science-fiction, l'âge de l'auteur n'aura évidemment aucune importance — là comme ailleurs ce sera une question de talent, et un talent précoce sera reconnu aussi spontanément (et avec plus d'enthousiasme, peut-être) qu'un talent mûr. À l'inverse, chez les éditeurs de littérature générale et les directeurs de revues littéraires, la science-fiction sera regardée de haut. De plus haut encore, peut-être, si elle est le fait d'un jeune auteur — après tout, la science-fiction n'est-elle pas un infantilisme? Jeunes lecteurs, auteurs moins jeunes, c'est toujours l'intrigante réalité de la science-fiction: ses lecteurs sont statistiquement de jeunes personnes (jeunes au sens de ce dossier, justement: moins de trente ans).

Serait-ce que l'imagination meurt à trente ans? ■

Daniel Sernine

Né à Montréal en 1955, Daniel Sernine est membre de la rédaction de *Solaris*. Depuis 1979, il a publié treize livres, dont *Le vieil homme et l'espace* et *Les méandres du temps*. Il écrit aussi pour la jeunesse: *Ludovic* a reçu une mention du Conseil des Arts en 1983 et *Le cercle violet* a remporté le prix du Conseil des Arts en 1984.

Michael Delisle S'EN TIRER SANS HISTOIRE Je veux vos références

On ne dira jamais assez le réel plaisir qu'il y a à connaître *tout* de la fiche technique qui flanque les peintures dans une galerie. Pourquoi le tableau se suffirait-il comme production? Pour moi, il en va de même pour les livres. Je veux des dates, des noms, d'autres titres, des photos, des *teasers* biographiques, le nom du caractère, celui du papier (ces choses ont des noms), des analyses, des inscriptions dans des mouvements, bref, ces détails qui font que la lecture (donc l'écriture) peut ressembler à une passion, quitte à ce que tout ça nous amène au loisir de dire *non*.

Encore faut-il avoir un livre. Ces revues où la plupart des «jeunes auteurs» s'éparpillent... tout ça est bien peu commode pour la fiche technique.

Bien embêtant aussi pour ce qu'on pourrait nommer *l'accès à l'institution*. L'institution (étym. «chose établie») est un pas à franchir qui correspond pour l'auteur à celui de l'édition pour l'écrivain «en puissance». Tous deux projettent l'intéressé dans une *publicité* («caractère de ce qui est public») par rapport à l'Autre. Refuser l'institution à coups de formules rimbaldiennes bien apprises (en plus d'être anachronique de façon gênante) comporte tous les pièges de toute négation mal informée. (*Vouloir* l'institution est un problème autre.)

L'institution se traverse. Imaginons ici une traversée zen. (...) Mais, semble-t-il, rien ne peut se faire sans un titre. Et le titre... Toutes les raisons sont bonnes pour ne pas avoir de titres: éditeur malhonnête, éditeur pauvre, éditeur-à-écurie, éditeur qui n'a jamais lu... Chez plusieurs «jeunes» auteurs, le retardement de cet *accès à l'institution* bloque tous les épiphénomènes du livre — critiques, commentaires, réification du projet d'écriture et admissibilité à divers programmes et organismes — qui font qu'un écrivain peut avoir le sentiment de se mouvoir dans le corpus de lecture qui lui est proposé, sinon (sous toute réserve:) d'avancer par rapport à lui-même. Le refus de l'institution doit être un choix et non pas «une raison qu'on se fait».

Ailleurs se pose une autre question. En dehors des «périphéries» de la création, quoi écrire? Je ne crois pas qu'il y ait de thématique ou de stylistique ou même de problématique (pour ce mot, je compare) commune chez la plus récente génération d'écrivains. On ne pourrait qu'affirmer qu'il y a chez ceux d'entre eux qui sont authentiques, un esprit parent dans l'attitude qu'ils ont face à l'écriture (écriture est théorie). (Il n'y a certes pas l'an-



Michael Delisle

Photo Michel Lemieux

goisse de la page de l'autre qui poserait la stérile question de l'originalité.) Il circule présentement un goût pour l'expérience mécaniste, la misère des esthétiques (sans, dirait Heidegger, l'expérience originale qui leur correspond; un peu «le bel abîme des mémoires défectueuses») et le culte de la voix. Et de très beaux résultats.*

Enfin, faire comme tous ceux qui écrivent pour la première fois: *s'en tirer sans Histoire.* ■

Michael Delisle

* Francis Catalano. *Extrait de Index*, in *Moebius* N° 25, p. 28

Né en 1959 à Longueuil, Michael Delisle a collaboré à plusieurs revues dont *Minuit*, *Rampike*, *Jungle*, *Influx*, *Imagine...*, *Hobo/Québec*, *La Nouvelle Barre du jour* et *Lèvres urbaines* dont il assure la direction avec Claude Beausoleil depuis 1983. En 1985, il a publié *Le sourire du calligraphe*.

Jean-Yves Dupuis LE ROMAN, ET APRÈS

Il y a quelques années, je décidais de retourner à l'université. J'étudierais la littérature (sans blagues!).

Je me suis empressé de faire part de la nouvelle à une copine que je n'avais revue depuis longtemps. Eh oui, je serais un étudiant modèle. Un avenir radieux s'ouvrirait devant moi.

— Oui? a dit l'amie. Tout le monde retourne à l'université maintenant. Faire son baccalauréat aujourd'hui, il n'y a plus rien là. C'est un pet. Moi j'en ai fait trois.

Mais je ne me suis pas laissé décourager, j'ai continué:

— Oui, et bientôt j'écrirai un roman.

Alors là, elle m'a ri au nez. Non, j'exagère, elle a seulement souri, mais c'était un sourire sarcastique, j'en suis assuré.

Plus tard, cette gentille fille a avancé:

— À vingt ans, on écrit de la poésie. Mais pas de romans. Il faut du recul, plus de maturité pour écrire un roman.

Je n'ai pas été loin de lui donner raison.

J'avais douze ans quand j'ai écrit mon premier roman. C'était de la merde. Là-dessus, il n'y a pas à revenir. Les mots étaient trop recherchés, l'histoire naïve, et je parlais de ce que je n'avais pas vécu. C'est Balzac (ou Flaubert) qui a dit que c'est à trente ans que l'on commence vraiment à écrire. Le très cher parlait probablement de son cas personnel, le pauvre n'avait rien dû produire avant cet âge. Mais je suis assez d'accord. Je suis convaincu qu'il faut noircir des centaines et des centaines de pages avant d'en écrire une seule qui soit un tant soit peu potable. C'est une question de figoler son style et aussi de décider s'il vaut le coup vraiment de colporter ses propres préjugés et ses phantasmes. Et puis il faudrait peut-être avoir vécu un peu et savoir ce dont on parle avant de se mettre à son tour à faire le procès de la société, non? Un petit conseil pour les jeunes qui cherchent à publier un roman (c'est un «sage» qui parle):

— Attendez donc un peu.

Je vous entendez déjà répliquer:

— Et toi, tu as publié deux romans, il me semble. Quel âge as-tu?... Vingt et quelques années, non?...

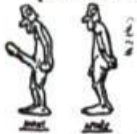
Jean-Yves Dupuis



D'abord, ce n'est pas de vos affaires. Et ensuite, si je me suis mis à l'écriture assez tôt, c'est que, voyez-vous, moi j'ai eu une enfance malheureuse, j'ai vu toutes sortes d'injustices, j'ai le droit de témoigner, moi. Et puis, il faudrait voir ce que je mets dans mes romans: rien qui ne passera à la postérité.

Mais, finalement, ne faites pas attention à ce que je dis.

De toute façon, lorsque l'on a envie d'écrire, on s'y met sans se poser ce genre de questions, et indépendamment du contexte économique, de son âge, etc. Il suffit de... Mais je ne sais pas au juste. Un jour, j'ai décidé d'écrire un roman et... voilà. J'ai simplement décidé. Et puis j'avoue que j'ai un vieux fond de romantisme. Je tiens encore à l'image de l'écrivain solitaire, penché sur sa table de travail et qui s'y cramponne coûte que coûte. C'est vous dire que j'ai peu de considérations pour tout ce qui s'appelle association, regroupements, université et théories... De la merde! Si vous tenez vraiment à écrire un roman (je suis convaincu qu'il y a des choses plus intéressantes à faire mais enfin!...) alors mettez-y vous donc, bande de paresseux, et cessez vos lamentations.



Sur ce, je m'en vais me masturber. ■

Jean Yves Dupuis

Jean-Yves Dupuis est l'un des rares romanciers de la nouvelle génération. Il a jusqu'ici publié deux romans au Cercle du Livre de France, soit *Vivement la vie!* (1984) et *Au rythme d'aujourd'hui* (1985) ainsi que des textes courts dans *Moebius* et *Urgences*. Il habite Montréal.

Geneviève Letarte FROISSER DU PAPIER

Il n'y a pas de «jeune littérature». Il y a des êtres fous, vieux, jeunes, généreux, intolérables, qui ne correspondent pas nécessairement à leur catégorie d'âge, à ce qu'on attendrait d'eux. Il y a des gens qui naissent vieux et d'autres qui meurent jeunes. Des suicidés de vingt ou soixante ans. Des amants liés jusqu'à la mort. Il y a des gens qui suivent la mode et d'autres qui ne changeront jamais de coiffure. Il y a des grands-mères athlétiques et des adolescents trop mûrs. Des femmes qui n'auront jamais été que des petites filles. Des enfants mort-nés et d'autres qui crèveront de faim.

Je crois que la question d'âge en littérature n'a aucune importance (ni ailleurs?). L'angoisse, la peur, le désir, la passion liés au travail créateur existent, existeront toujours. On a quinze ou soixante ans, on l'est ou on l'est pas (écrivain-

Photo Camille Maheux



Poésie performance . Geneviève Letarte

ou n'importe quoi d'autre), c'est-à-dire qu'on continue ou pas à faire ce chemin-là.

Trente ans. On nous a bien souvent agacées avec ça. Avec le pays aussi on nous a agacées. Avec le froid, avec l'argent, avec les drogues qui rendraient nos corps stériles, avec la graisse qui s'accumulerait dans nos chairs, avec l'humidité qui s'installerait dans nos os. Avec le froid.

On a quinze ou soixante ans, tout ce qu'on veut c'est offrir son âme et la faire fleurir comme un chou-fleur, se fondre dans l'univers. On a onze ans et demi et on comprend tout, les nuages sous ses pieds, le ciel à l'envers dans les flaques d'huile et d'eau, les arcs-en-ciel dans les bouches d'égout. On a onze ans et demi et on marche dans la poudrière attelée à son petit bonheur de cheval fringant, on avale comme un bonbon le bruissement incandescent du frimas qui dérape de ses cils. On a quarante ou cinquante ans d'âge magnifique, à force de passer outre les itinéraires tracés d'avance, jalonnés de fausses murailles et de faux accomplissements.

Et c'est ici qu'écrire commence: entièrement, extrémisme. Une jeune femme aux mamelons d'acajou dont le corps exige de plus en plus d'amour et de franchise. Une page de journal dans son corsage, les pieds dans l'eau il fait si chaud, la vieillearde ne sera pas assagié mais de plus en plus subversive. Il n'y a pas de conditions objectives à l'écriture. Imbibée, volontaire jusque dans son cul, elle dit «oui», et c'est ici que l'aventure commence, **NE PAS AVOIR PEUR DU BROUILLON!**

Écrire quand on est jeune, faire le tour du monde, s'enlever de sur la voie ferrée, se faire des muscles, toujours/et/comme de la musique, ne pas attendre, ne rien attendre. Révolutionner commence par soi-même, pas d'art sans renouvellement, seul moteur de la création: oser. ■

Geneviève Letarte

Geneviève Letarte est née à Québec en 1955 et vit à Montréal depuis toujours. En 1983 elle publiait *Station Transit* aux éditions de la Pleine Lune où paraîtra au début du 1986 son prochain livre dont deux extraits sont donnés ici. Elle fait par ailleurs partie du groupe de performance *Sirène Serpent Zoulou*.